

Histoire de la philosophie :

50. Le réalisme écossais.

Dr Arthur Holmes, Wheaton College.

Cet après-midi, nous souhaitons nous intéresser aux réalistes écossais. Comme vous pouvez le constater sur le tableau, cela nous permettra d'aborder la pensée d'Emmanuel Kant. Je prévois donc de consacrer la séance de vendredi prochain à une présentation générale de Kant avant d'entrer dans le détail de son exposé. Vous pouvez donc vous attendre à ce que le programme soit adapté. Nous avons jusqu'à présent peu abordé les réalistes écossais et leur place dans l'histoire de la philosophie, principalement parce que le courant était dominé par les empiristes britanniques, Locke, Berkeley et Hume, contre lesquels Emmanuel Kant s'est opposé, mais dont l'influence s'est néanmoins fait sentir dans l'empirisme des XIXe et XXe siècles, chez John Stuart Mill et dans le positivisme.

Pourtant, les réalistes écossais formaient un groupe de penseurs du mouvement des Lumières, au sein du cercle d'Édimbourg – pardon, la Réforme s'est d'une manière ou d'une autre imbriquée dans ce mouvement –, au sein des Lumières écossaises, à Édimbourg, à la fin du XVIIIe siècle. Leur influence s'est prolongée jusqu'au XXe siècle, non seulement grâce à l'impact de ceux qui ont émigré aux États-Unis, notamment à Princeton, mais aussi au sein de la pensée britannique. Ainsi, lorsque nous abordons le réalisme du début du XXe siècle, et je pense en particulier à G.E. Moore, nous constatons de nombreuses similitudes avec les réalistes écossais. Il y a quelques années, j'ai d'ailleurs relevé un grand nombre de similitudes verbales entre G.E. Moore et Thomas Reid. C'était l'un de ces espoirs vains qu'un article historique puisse modifier la donne, jusqu'à ce que, lorsque je l'ai soumis à la revue britannique *Mind*, celle-ci me fasse part d'une remarque concernant un ouvrage récent qui faisait exactement la même chose. Ce fut donc la fin de cette petite entreprise.

J'ai toutefois réussi à obtenir un autographe sur ma lettre de rupture de la part du rédacteur en chef, qui se trouvait être Gilbert Ryle à l'époque, un homme britannique assez distingué. Le réalisme écossais est un mouvement d'une grande importance. Et comme nous le verrons à la fin de cet ouvrage, un mouvement qu'Emmanuel Kant connaissait parfaitement.

Ainsi, son influence ne se limite pas aux courants de pensée qui se sont perpétués dans la tradition réaliste directe. J'ajouterai une précision préliminaire : il est loin d'être évident que Thomas Reid interprète correctement David Hume. Il semble croire que Hume affirme qu'il n'existe aucun fondement à toute croyance.

Comme si le scepticisme de Hume avait été son dernier mot, plutôt qu'une conviction. Et cette interprétation de Hume semble avoir persisté dans de nombreux

milieux. Je soupçonne que c'est l'image populaire de Hume, du moins jusqu'à ce qu'on approfondisse sa pensée.

Permettez-moi de formuler quelques commentaires sur quatre sujets abordés par Reid. Le premier, comme vous pouvez vous en douter, est cette théorie fondamentale des idées, très influente : la théorie représentationnelle.

L'idée que l'objet immédiat de notre conscience mentale se limite aux idées présentes dans notre esprit, et que le contenu de notre propre esprit soit la seule chose dont nous ayons une conscience directe, est, selon Reid, une fiction créée par les philosophes.

Et vous retrouverez ce genre de critique chez Reid à maintes reprises . Il estime que le bon sens, comme il l'appelle, est bien plus proche de la vérité que la tradition philosophique issue de Descartes et de Locke. Or, par bon sens, il semble entendre les croyances que tout homme partage de manière non philosophique.

Mais en même temps, ses propres idées semblent faire écho à l'influence aristotélicienne qui était très présente dans les questions philosophiques antérieures à la théorie des idées. Il faut donc dire, non pas que le bon sens est plus proche de la vérité que la philosophie, mais que le bon sens est plus proche de la vérité que la théorie des idées. C'est là que le raisonnement a déraillé.

Son argument est que les idées n'ont pas de qualités secondaires. Vos idées n'ont pas d'odeur. Ce sont les roses qui sentent bon.

Vous voyez ? Ce ne sont pas vos idées qui sont d'une brillance éblouissante, mais la lumière elle-même. Parler de la subjectivité des qualités semble donc falsifier ce que nous savons déjà, à savoir que les roses ont un parfum et que la lumière peut éblouir.

En termes plus philosophiques, il défend une conception présentationnelle de la perception plutôt que représentationnelle. Autrement dit, l'idée que les objets ne nous sont pas représentés par des idées, mais qu'ils sont présentés directement à la conscience, de sorte que j'ai une conscience directe des objets physiques. Vous remarquerez que j'ai dit « directe ».

Il s'agit d'une théorie de la conscience directe, de la connaissance directe et de la perception directe, par opposition à la conception indirecte de la théorie représentationnelle. On l'appelle réalisme direct.

On parle parfois de monisme épistémologique, plutôt que de dualisme propre à la conception représentationnelle, qui prend en compte à la fois les idées et les objets . C'est pourquoi on le rencontre souvent désigné ainsi. Le terme réalisme, bien sûr,

s'oppose au phénoménalisme, selon lequel nous ne percevons que les apparences et ne connaissons que nos idées.

C'est du réalisme à deux égards. Premièrement, l'existence indépendante des objets matériels et de leurs qualités. Cette existence indépendante, et vous remarquerez que le terme « indépendante » est employé à plusieurs reprises.

L'existence indépendante, indépendante de l'esprit. Autrement dit, les objets de notre connaissance sont là et existent, que nous les connaissions ou non. Ils ne dépendent pas de l'esprit, contrairement à ce qu'affirmait Berkeley.

Donc, cela s'oppose non seulement au phénoménalisme, mais aussi, en ce sens, à l'idéalisme. L'existence indépendante des objets matériels, mais aussi la croyance que nous possédons une connaissance véritable de cette réalité indépendante. Non seulement les objets existent indépendamment, mais un phénoménaliste pourrait sans doute l'affirmer.

Mais nous avons effectivement connaissance de ce qui existe indépendamment. Objectivement, indépendamment du fait que nous le sachions ou non. Mais cela signifie aussi que nous le savons.

C'est comme ça. La conscience directe. Alors, cette théorie des idées, qu'en fait-il ensuite ? Et il est évident qu'il faut bien en faire quelque chose.

D'une part, et d'autre part, parce que nous les manipulons constamment dans notre esprit : par la réflexion, la mémoire, etc. En épistémologie, c'est bien l'existence des idées dont il est question.

Quand on parle de divertissement, qu'est-ce qui est faux ? Comment peut-on avoir une illusion ou une conception erronée s'il n'existe pas d'états mentaux que l'on appelle idées ? Une illusion est un état mental qui ne correspond pas à la réalité. Une conception erronée est une idée qui ne correspond pas à la réalité.

Il faut donc laisser place aux idées en plus de la conscience directe. On souhaite peut-être une conscience directe pour accéder à la réalité et à la vérité intrinsèques d'une chose. Mais il faut aussi des idées pour tenir compte des erreurs .

Alors, que fait-il des idées ? Eh bien, Reid explique que lorsqu'on parle d'avoir une idée dans le langage courant, on fait toujours référence à une conscience directe. Il peut s'agir d'une conscience directe de quelque chose qui existe réellement , ou d'une conscience directe d'une idée que nous avons inventée.

Ou bien elles ont surgi dans notre esprit, construites en quelque sorte par l'imagination à partir de souvenirs, sans que nous en ayons conscience. Les idées

sont là. Mais, dans leur fonctionnement normal, elles sont des signes plutôt que des objets de connaissance.

Autrement dit, dans ma perception d'une rose ou d'un simple marqueur odorant comme celui-ci. Voyez-vous, il y a un double acte mental. Le premier est la saisie immédiate de cet objet et de ses qualités.

Et l'autre chose qui en découle, ce sont les idées que j'ai en tête et que j'utilise inconsciemment pour y faire référence. Cela a une odeur particulière. Si jamais je retrouve cette odeur ailleurs, je penserai immédiatement à ce genre de chose.

Les idées jouent donc un rôle, mais non comme intermédiaires. Elles agissent plutôt comme des signes de ce qui peut être présent ou absent, mais non comme intermédiaires. Les idées ne sont intermédiaires que lorsqu'on pense à une idée et qu'il n'y a rien de présent.

faut donc parler non seulement de la théorie des idées, mais aussi de la croyance naturelle ou de la croyance de sens commun . La croyance de sens commun. On parle parfois de réalisme de sens commun.

Attention à l'expression « bon sens ». Elle a au moins deux significations. Vous vous souvenez peut-être que chez Aristote, le bon sens était celui qui coordonnait et unifiait les autres sens.

Le *sensus communis*, comme on l'appelait. Le commun sens . Il fonctionnait en synergie avec les autres sens, comme tous les autres.

Un sens unificateur. Or, ce n'est pas ainsi que Reid emploie ce terme. Reid l'utilise plutôt dans le sens où nous l'entendons.

Quand, après une première lecture de l'idéalisme de George Berkeley, vous vous exclamez : « Cela va à l'encontre du bon sens ! », c'est-à-dire des présupposés naturels et analytiques avec lesquels nous grandissons, il semble que ce soit une réaction assez courante.

Le problème, lorsqu'on fait appel au bon sens, c'est que ce qui est courant dans une culture ne l'est pas forcément dans une autre. Ainsi, certaines notions relevant du bon sens américain peuvent être totalement étrangères au bon sens à Tombouctou ou à Tombouctou. Oui, monsieur.

Ainsi, d'une certaine manière, le terme « croyance naturelle » est peut-être un peu plus rassurant. Et d'un point de vue philosophique, c'est assurément un terme qui possède une histoire bien plus riche. Croyances naturelles.

Après tout, la tradition qui remonte à Hume concernant les lois de la nature est bien établie. Certes, leur interprétation a varié selon les domaines de l'éthique et des sciences. Mais l'utilisation de la nature dans un contexte philosophique remonte à Aristote.

Vous vous souvenez ? Qui ne cesse de répéter, sur n'importe quel sujet, de la physique à l'éthique : « Par nature, par nature, par nature, c'est le signe, par nature. » Reid, lui, fait appel à la nature intrinsèque des choses.

Les croyances naturelles dépendent de la nature intrinsèque de l'être humain. Ce ne sont pas des croyances artificielles que nous inventons, comme c'est le cas dans la vision postmoderne.

Que nous créions nos propres valeurs, nos propres significations et nos propres croyances. Non. Pas pour Reid.

Il existe des croyances qui émergent naturellement, au fil du temps. Spontanées, non artificielles. À cet égard, on peut établir un parallèle frappant avec David Hume.

Vous voyez ? Parce que la psychologie des croyances de Hume lui permet d'affirmer que certaines croyances sont naturelles. Elles émergent du cours naturel des choses. Et vous vous souvenez de ce curieux petit chapitre dans l'étude de Hume sur la raison chez les animaux ? Voyez-vous, ce qu'il dit réellement, ce n'est pas que les animaux raisonnent leurs croyances.

Les animaux ne raisonnent pas. Ils semblent pourtant se comporter comme s'ils avaient des croyances. Ils croient en la réalité des objets extérieurs, comme la meule de foin.

Vous voyez ? Ils croient en la réalité de ceci, de cela et d'autre chose. Ils semblent croire certaines choses à propos de ces entités. Et ce sont des croyances, des quasi-croyances, qui surgissent tout simplement au cours de la nature, de par la nature intrinsèque de la psychologie équine.

On peut donc établir une analogie entre la conception de la croyance chez Hume et celle de la croyance naturelle chez les réalistes écossais. La différence réside dans le fait que les réalistes écossais n'affirment pas que la nature humaine tend universellement à produire certaines croyances.

Hume le croit. Mais Reid insiste sur le fait que Dieu nous a créés de telle sorte que, naturellement, nous parviendrions à certaines croyances. Il justifie théïstement l'intérêt porté aux croyances naturelles.

Or, même cela n'a rien de nouveau. Après tout, Descartes avait une justification théiste pour faire confiance aux facultés irrationnelles. John Locke aussi.

Et maintenant, grâce à Berkeley et Hume, il est devenu évident que nos facultés rationnelles d'intuition et de démonstration ne sont pas aussi performantes que Descartes et Locke le pensaient. S'il est vrai que nos facultés rationnelles sont plus limitées, il n'en reste pas moins que nous avons une prédisposition naturelle à croire. Alors, réjouissons-nous-en.

Oui, monsieur. Il s'agit donc du même fondement théiste que celui de Descartes et de Locke, mais avec une conception actualisée du rôle et des limites de la démonstration rationnelle. Cela dit, Reid accorde toujours une grande importance à la démonstration rationnelle.

Reid est encore, d'une certaine manière, un fondationnaliste. Vous savez, un fondationnaliste est quelqu'un qui pense qu'il existe certaines vérités fondamentales à partir desquelles on peut déduire beaucoup plus de choses. Eh bien, c'est ainsi que Reid pense.

Mais les vérités fondamentales ne sont pas indubitablement certaines. Elles ne sont pas rationnellement certaines. Les vérités fondamentales sont des croyances naturelles.

C'est à partir de ces croyances naturelles que nous tirons nos déductions. Ainsi, à partir de nos croyances naturelles concernant l'existence du monde physique, son organisation, le magnifique ordre de ce monde naturel, nous pouvons assurément élaborer des arguments déductifs en faveur de l'existence de Dieu. Des arguments cosmologiques et téléologiques.

C'est ainsi que Charles Hodge, théologien de Princeton, envisageait les choses vers 1860 ; il fonda ses arguments théistes sur le réalisme écossais. C'est donc le fondement de ce qu'on appelle l'apologétique inductiviste, qui se développa au séminaire de Princeton pendant des décennies, jusqu'au XXe siècle.

Parmi ces croyances naturelles de Reid figurent des croyances concernant les lois de la logique et les axiomes des mathématiques, comme la géométrie euclidienne.

Ses croyances concernant l'existence et la nature des choses matérielles. Et, soit dit en passant, il ne souscrivait pas à l'atomisme de la matière : des particules isolées, sans aucune interaction.

Non. Les croyances relatives aux liens de causalité. Ah oui.

Le lien nécessaire entre ce que nous appelons cause et effet est directement connu. Nous en faisons l'expérience. Et je pense qu'on peut assez bien le défendre.

Les arguments traditionnels, notamment ceux de Locke, affirment que notre conscience la plus directe de cette force causale se trouve dans notre expérience intérieure, dans nos processus de réflexion. Le lien de causalité entre la volonté et le corps se manifeste lorsqu'on décide d'agir et qu'on se force à accomplir une action. Or, je crois que, de la même manière, nos sensations corporelles nous permettent d'avoir conscience de cette force causale, de cette puissance causale.

Quand on soulève des poids lourds, on le sent dans les muscles, on sent la force. Je prends parfois l'exemple des gros sacs de sel adoucissant de 18 kilos qu'on doit porter à la maison. On en a un dans chaque main, vous voyez.

Et avec une dans chaque main, vous calez vos bras et vous les portez en avançant, en titubant, vous savez. Et vous le sentez tout au long du trajet. Vous ressentez les liens de causalité dans certaines parties du corps.

Voilà en quoi Reid argumente. Mais gardez cela à l'esprit, car Emmanuel Kant reviendra sur ce point. La question cruciale, comme l'a souligné Hume, est celle de notre connaissance des choses, des faits, au-delà de l'expérience présente, hors de l'esprit.

La question cruciale est celle de la causalité. Savons-nous qu'il existe des liens de cause à effet ? Hume disait non, mais nous finissons par y croire. Reid affirme que savoir, c'est simplement avoir une croyance vraie.

la croyance naturelle . Mais Kant n'est satisfait d'aucune des deux. Il cherche donc une autre source pour l'idée d'un lien de cause à effet.

Ce sera crucial. Nous avons aussi des croyances naturelles concernant la mémoire. Y a-t-il quelqu'un qui doute de ce que je viens de dire ? Non, vous y croyez naturellement parce que vous vous souvenez que je l'ai dit.

Les croyances naturelles concernant la liberté humaine. Les croyances naturelles concernant les principes moraux . Celles-ci sont ancrées dans la constitution humaine.

Dans les penchants. C'est un mot intéressant. Dans les penchants de la nature humaine.

Et vous vous souvenez peut-être que c'est précisément le terme employé par David Hume lorsqu'il parle de psychologie morale : les inclinations. D'ailleurs, ce matin

même, je lisais l'ouvrage de Keith Yandel sur la philosophie de la religion de David Hume.

Il consacre un chapitre entier aux penchants de la nature humaine chez David Hume. Car Hume affirme, en substance, que le moi n'est qu'un ensemble d'idées, de perceptions et d'impressions mutuellement indépendantes et isolées, sans substance mentale ou spirituelle sous-jacente perceptible.

Pourtant, paradoxalement, il affirme aussi que la nature humaine possède certaines tendances naturelles qui nous persuadent. C'est curieux. Il n'y a aucun lien entre les différents éléments de la conscience.

Mais d'une manière ou d'une autre, nous les associons selon certaines normes établies. Or, Yandel soutient que c'est là une incohérence chez Hume. Il présente deux conceptions différentes du soi qui ne sont pas compatibles.

En fait, Reid s'appuie sur cette notion de propensions humaines, ancrées dans la constitution humaine. C'est pourquoi nous ne percevons pas de liens entre des idées atomisées et discrètes.

Mais c'est grâce à cela que nous acquérons des croyances de façon naturelle. Et l'on peut même dire que, pour lui, ce sont des croyances nécessaires, nécessairement vraies.

Dans ce contexte, le mot « nécessaire » semble signifier quelque chose comme « psychologiquement nécessaire ». Compte tenu de la psychologie humaine, il est difficile de ne pas croire certaines choses. Psychologiquement nécessaire.

Ce qui diffère, n'est-ce pas, de la notion de nécessité logique ? Une vérité nécessaire au sens logique est une vérité dont la seule alternative, sa contradiction, est auto-contradictoire et donc fausse. Ainsi, si les alternatives sont A ou non-A, et que non-A s'avère auto-contradictoire et donc faux, alors, par nécessité logique, A est vrai.

Vous voyez, ce serait une vérité logiquement nécessaire. Or, le plus intéressant est que G.E. Moore, qui s'empare de cette idée juste après 1900, soutient que ces croyances naturelles sont logiquement nécessaires. Pourquoi ? Parce que leur contradiction est intrinsèquement contradictoire.

Comment ça se fait ? Eh bien, prenez par exemple ce type dont j'ai parlé la dernière fois, qui disait que le temps n'est pas réel. D'accord ? Le temps n'est pas réel. Il se contredit à chaque fois qu'il dit : « Je dois faire quelque chose avant d'en faire autre. »

C'est une vision contradictoire. Moore parle du paradoxe selon lequel les philosophes contredisent constamment leurs propres paroles par leurs actes. Cela ressemble étrangement à la pensée de Thomas Reid, n'est-ce pas ? La contradiction réside entre la théorie et la pratique.

Si vous croyiez ce que vous dites, vous n'agiriez pas ainsi. L'argument est donc que cette contradiction en fait une vérité logiquement nécessaire. Cette thèse n'a jamais été bien accueillie par les non-réalistes, mais certains, à juste titre, y verront une confusion des catégories, un mélange de pratique et de théorie.

Très bien, nous avons donc ces croyances naturelles ou de bon sens. Écoutez ce que Reid dit à propos de votre ami Descartes. Un homme comme Descartes, qui doute de sa propre existence, se souvient de la première méditation, est assurément aussi réfractaire à la raison qu'un homme qui se croit fait de verre.

Il se peut que des troubles de la nature humaine engendrent de telles extravagances, mais la raison ne saurait les guérir. Outre les attaques personnelles et l'humour, le constat est clair : si vous pensez ne pas exister, c'est qu'il y a un problème. Vous souffrez d'un trouble psychologique.

Vos inclinations naturelles sont défailtantes. Puisque les croyances naturelles sont spontanées, elles ne sont pas volontaires. Ce sont des interprétations spontanées de l'expérience.

Ainsi, lorsqu'on éprouve une sensation physique, c'est un signe de la présence d'un objet matériel à proximité. La croyance en cet objet est alors une réaction naturelle et spontanée. Ce mécanisme évoque les mécanismes comportementaux de type stimulus-réponse.

Ainsi, la nature de la conscience directe est telle que, si c'est l'œil qui est en jeu, il y a un stimulus, une sensation, qui produit immédiatement une réponse, confirmant la présence de quelque chose. Vous n'avez pas cligné des yeux ; vous auriez dû le faire. Car votre clignement aurait confirmé la reconnaissance de cette présence.

Je ferai mieux la prochaine fois. Bien sûr, Reid est antérieur à la psychologie behavioriste, mais après le développement de cette dernière, notamment avec Watson, les réalistes ont effectivement commencé à s'appuyer sur les mécanismes stimulus-réflexe pour expliquer la nature directe de la perception sensorielle. Ainsi, une sensation est un signe que Dieu a voulu que nous recevions.

Un souvenir est un signe. Je me souviens de quelque chose, quelque chose revient, me dis-je. Revenir ? C'est le signe qu'il y a quelque chose qui va revenir.

Et spontanément, je réponds et affirme ce dont je me souviens. L'imagination, ce qui n'est que pure imagination, est un signe, sachant qu'il s'agit de quelque chose que l'on imagine, un signe qu'il n'y a rien en quoi l'on croit. Ainsi, lorsque je parle de mes girafes féeriques aux ailes de papillon, vous voyez, sachant qu'il s'agit d'un spécimen imaginaire, vous ne le prenez pas pour une représentation d'un objet matériel, mais pour une illustration des idées farfelues de Holmes.

Rien de plus. Eh bien, alors, ces croyances naturelles sont inhérentes à la nature humaine et communes à tous les êtres humains ; elles ne résultent pas d'un raisonnement. Or, ces réalistes écossais étaient, sans surprise, des presbytériens écossais.

Et leur théisme se manifeste de la manière que j'ai indiquée. Mais je cherche à trouver chez Jean Calvin une affirmation similaire, non pas identique, mais similaire. Je ne prétends pas que Thomas Reid ait lu la même édition de l'Institution de la religion chrétienne que moi, ni même qu'il ait relevé ce passage dans sa propre édition.

Mais écoutez-le, et vous remarquerez la similitude. C'est Jean Calvin. L'agilité multiforme de l'âme, qui lui permet de contempler le ciel et la terre, de relier le passé au présent, de conserver le souvenir de choses entendues il y a longtemps, de concevoir tout ce qu'elle désire grâce à l'imagination.

Vous voyez, il y a la perception, qui embrasse le ciel et la terre du regard. La mémoire, les choses d'autrefois. Et maintenant, l'imagination.

Et son ingéniosité dans l'invention de ces arts admirables, dont il cite quelques exemples, constitue une preuve certaine de la divinité en l'homme. Autrement dit, la nature humaine, notre constitution même, témoigne de l'existence d'un créateur qui nous a dotés de ces prédispositions. Ainsi, tandis que Calvin y voit une preuve de l'existence de Dieu, Reid, abordant l'épistémologie, tient l'existence de Dieu pour acquise et y trouve la justification des croyances naturalistes.

Je dirais qu'au XXe siècle, des personnalités comme G.E. Moore ne trouvent aucune justification théiste. G.E. Moore reste en quelque sorte agnostique sur le plan religieux . Bon, donc la théorie des idées, les croyances naturelles...

Permettez-moi une petite pause. Des commentaires, des avis ? Oui, Troy. Deux points de vue sur... Ah oui, oui.

Je me demande si Hume perçoit un certain ordre dans cet ensemble de perceptions, et si cet ordre est réellement rigide . Je me demande aussi si Whitehead rencontre le même problème, et s'il l'aborde par le biais de son processus plutôt que... Oui, oui.

Premièrement, Hume ne parle pas, si je me souviens bien, de l'ordre interne de cet ensemble de perceptions. Non.

Son langage se limite à celui d'idées surgissant et disparaissant sur la scène de la conscience. En revanche, lorsqu'il aborde la question de la mémoire, il reconnaît que nous possédons, à ce moment précis, une croyance naturelle sur laquelle nous nous appuyons, une propension naturelle, en quelque sorte. Mais il n'explique pas comment cela est possible.

Qu'est-ce qui influence cette tendance, si tout n'est que perception ? Donc non. Concernant la question de Whitehead, oui, Whitehead doit l'aborder. Nous... Vous voudrez peut-être y revenir lorsque nous parlerons de Whitehead.

Vous voyez, Whitehead reprend en gros l'idée de Hume selon laquelle le moi est simplement un flux temporel d'occasions de conscience. C'est en partie le propre de Whitehead, en partie une traduction. Mais il s'agit d'un flux temporel d'occasions de conscience.

Cela développe effectivement sa propre personnalité, ses propres caractéristiques internes, vous verrez. Il doit donc répondre à la question de Hume. Et il y répond effectivement.

Le débat parmi les spécialistes de Whitehead porte sur la pertinence de son approche. Comment procède-t-il ? En rejetant l'idée que chaque instant d'expérience soit dépourvu de pouvoir causal. Pour Whitehead, à la suite des réalistes, chaque événement est une unité de force causale.

Il a donc surmonté le problème du pouvoir causal. Voilà comment il procède. Bon, la liberté humaine.

David ? Non, pas des idées naturelles. Il rejette l'idée qu'il existe des idées intermédiaires entre l'esprit et l'objet. Il a des croyances naturelles.

Une croyance n'est pas une idée. Une croyance implique un jugement . Vous voyez ? Un jugement qui reconnaît et affirme la concordance ou la discordance des idées.

Voilà qui est différent d'une idée. D'ailleurs, certains d'entre vous, dans vos résumés de Hume, n'ont pas clairement saisi la distinction entre les idées et les deux types de connaissance : les relations entre les idées et les faits.

Et l'on a tendance à considérer les relations entre les idées et les faits comme d'autres types d'idées. Non, ce sont deux types de jugement, deux types de connaissance. Les idées sont simples, complexes et précédées d'impressions.

D'accord, liberté et déterminisme. Rappelons David Hume, qui affirmait que, même si nous ignorons tout lien nécessaire, la conjonction constante des mêmes paires d'événements – antécédent, conséquent – nous porte à croire en l'existence d'une relation causale. Et puisque ces régularités se manifestent dans l'expérience humaine et sont admises aussi bien par les défenseurs de la liberté et du libre arbitre que par les partisans du déterminisme et du nécessitarisme, il n'y a finalement rien à départager entre les deux Hume.

Reid, lui, n'est pas d'accord. Il est même fermement en désaccord. Selon lui, l'action humaine est animée d'une force causale qui lui est propre.

Il l'appelle l'action humaine. De ce fait, dans le débat du XXe siècle, on distingue la causalité par l'action et la simple causalité physique. La causalité par l'action implique l'agent humain .

Or, ce que Reid soutient, c'est que notre propre agentivité causale est une forme de pouvoir, un pouvoir causal, dont nous avons une conscience directe. Notre propre agentivité causale est un pouvoir causal dont nous avons une conscience directe.

Nous savons, de manière immédiate, que nous avons le pouvoir de déclencher des événements, de faire en sorte que quelque chose se produise. J'ai donc le pouvoir de dire : « Le cours est terminé, vous pouvez partir. » Et je suis sûr que cela déclencherait un événement .

Mais pas encore. Cette conscience directe de posséder le pouvoir, de l'exercer, est une de ces croyances naturelles. C'est inévitable.

La question qui se pose est de savoir si l'exercice de ce pouvoir est en soi libre ou déterminé. Hume affirme que nous sommes libres d'agir, mais non libres de choisir. Car la conjonction constante entre les motifs et les actions nous porte à croire que les actions sont déterminées par les motifs.

Et c'est là, une fois encore, que Reid est en désaccord. La liberté est la capacité de choisir de provoquer ou non un événement. Cette liberté ne se limite pas à un simple raisonnement.

Notre raisonnement peut être influencé par des idées et des croyances antérieures. Mais la liberté n'est ni un acte de raisonnement, ni son résultat. Elle ne se limite pas à la motivation.

Car, comme l'a souligné Hume, nos motivations peuvent être déterminées. Mais le choix qui s'offre à nous est un choix entre différents raisonnements et différentes motivations. Et parfois, nous choisissons sans faire appel à des raisons plus convaincantes ni à des motivations conscientes.

Autrement dit, nos raisonnements et nos motivations peuvent être déterminés, mais ils peuvent aussi ne pas l'être. Et dans la mesure où nous avons conscience, directement conscience, de la liberté de choisir, c'est là l'argument introspectif ; découle la croyance naturelle en la liberté, qu'il affirme. Or, il se heurte à trois contre-arguments.

Un contre-argument est qu'il doit forcément exister une cause suffisante pour tout expliquer. Tout doit avoir une raison, c'est le principe de la raison suffisante. Ce à quoi Reid répond que l'agentivité est une raison suffisante.

Il arrive que je sois à l'origine des choses. Et c'est mon choix. S'il n'y a pas de causes, c'est capricieux et dangereux.

À cela, il répond que l'action n'est pas un acte sans cause. Je suis la cause des actes de mon agent et je n'agis pas par caprice, mais délibérément. La troisième objection est que le libre arbitre n'appartient en réalité qu'à Dieu, qui est la cause de toute chose.

Vous vous souvenez de l'idée selon laquelle Dieu est tout-puissant et détient toute la puissance. L'objection est donc la suivante : si Dieu détient toute la puissance, comment pourrions-nous, en tant que causes agentes, avoir le pouvoir ? À cela, Reid répond que, concernant la connaissance, même si Dieu sait ce qui va se produire, la connaissance n'implique pas que cela se produise. Autrement dit, il existe des causes secondaires, telles que les agents, qui sont les causes impliquées dans la production des choses.

Il répond donc à ces arguments assez classiques, même si la pertinence de sa réponse fait souvent débat. Bon, un commentaire ? Ou prêt à examiner son éthique ? On devine presque ce qu'il va dire, non ? Dès qu'on a saisi la notion de croyance naturelle, c'est presque prévisible. Existe-t-il un moyen de décrire l'acte de choisir de façon à ce qu'il paraisse libre ? La conscience de la causalité physique, oui, et l'effort musculaire lié au choix.

Oui, ça vous arrive d'hésiter entre deux options, sans qu'aucune ne se démarque clairement, au point que la décision semble facile, mais presque toute faite ? Oui, ça arrive. On se rend compte qu'on peut choisir l'une ou l'autre. Et puis, à la dernière minute, on change d'avis.

Vous voyez, il y a cette expérience douloureuse de la liberté de choix. C'est à cela qu'il fait appel. Bon, l'éthique de Reid.

Je viens de dire que Reid était fondationaliste, donc que tout raisonnement part de principes premiers. C'est ainsi en éthique. L'éthique, comme toute science, a donc ses principes premiers.

Voilà une affirmation très révélatrice. L'éthique, comme toute science, a ses principes fondamentaux. Hume affirme que l'éthique n'est pas une science.

La métaphysique n'est pas une science, car elle ne repose sur aucun principe premier. Reid affirme en revanche que l'éthique est une science, et qu'elle repose sur des principes premiers. Il aborde ensuite ces principes premiers sous différents angles.

Voici comment il les aborde. Ce sont, à mon sens, des expressions synonymes. Il affirme que les principes premiers sont des principes évidents.

Évident. Pour quiconque a une conscience et s'efforce de l'exercer. Des prédispositions naturelles.

Rien. Il dit qu'il existe des désirs et des passions naturels qui nous prédisposent à une vie morale. Des inclinations naturelles.

Il parle de la finalité de la nature. Il affirme qu'il existe des principes qui mènent à la vertu sociale et à un bon gouvernement.

Il affirme qu'il existe une évidence intuitive à laquelle je ne peux résister. Il dit que la conscience est la loi de Dieu inscrite dans le cœur, à laquelle il est impossible de désobéir sans agir contre nature. Il dit que le jugement moral et la conscience se développent jusqu'à maturité à partir d'une graine imperceptible semée en nous par le Créateur.

Les prédispositions naturelles. Il affirme que, poussés par une impulsion naturelle, nous osons juger par nous-mêmes. Son appel s'adresse donc, une fois encore, aux prédispositions naturelles.

Or, les premiers principes éthiques qu'il déduit de cette manière ou qu'il conçoit en ces termes sont très généraux. Certaines choses méritent d'être approuvées, d'autres blâmées.

Très bien, il y a une différence entre le bien et le mal. Le principe de base est essentiel. De plus, nous devons utiliser tous les moyens possibles pour nous informer de nos devoirs.

Nous avons la responsabilité morale de le découvrir. Ce sont là les principes qu'il considère comme fondamentaux, et c'est à la lumière de ceux-ci que nous portons nos jugements sur des cas particuliers. C'est dans ce contexte qu'il critique Hume.

Il affirme que la théorie des idées de Hume a conduit de la subjectivité des qualités secondaires et primaires à la subjectivité du beau et du bien et du mal. Il s'agit du subjectivisme éthique de Hume. Or, sa propre conception ressemble étrangement à celle de Hume à certains égards.

Il affirme que le sentiment, c'est-à-dire l'émotionnel, et le jugement, c'est-à-dire le rationnel, sont indissociables lorsqu'il s'agit d'approuver une cause morale, de porter des jugements moraux. La raison et le sentiment sont tous deux impliqués. Voilà ce que disait Hume.

L'un ne peut remplacer l'autre. L'un n'est pas réductible à l'autre. Lorsque j'approuve quelque chose, je porte un jugement moral en toute conscience.

C'est un jugement. Ce n'est pas une simple réaction émotionnelle. Mais la différence réside dans le fait que ce jugement ne se fonde pas uniquement sur les faits de l'affaire.

Comme pour Hume, avec son approche empirique des conséquences, son approche utilitariste.

L'objectif est d'aller au-delà des faits pour explorer les liens entre les idées. L'accord ou le désaccord constituent l'essence même d'un jugement. Ainsi, lorsqu'on se fonde sur un principe tel que « nous devrions préférer un bien supérieur à un bien inférieur », on peut envisager une approche différente.

Sur la base de ce genre d'éléments, je juge qu'une alternative présente un plus grand bien que l'autre. Il s'ensuit logiquement que je devrais privilégier celle qui présente le plus grand bien. Ainsi, les jugements moraux, les véritables jugements, reposent sur des principes intuitifs.

Bon, ce n'est pas aussi complet que je l'aurais souhaité. Mais c'est le tableau le plus complet que j'aie trouvé chez Locke à ce stade. Chez Locke, à ce stade.

Commentaire ? Question ? Raison et sentiment. Différence avec Hume quant au rôle de la raison. Bon, je suppose qu'il faudra garder ce commentaire sur Kant pour la prochaine fois.

Ce qui signifie simplement que cela nous donnera l'occasion de renouer avec la connaissance des réalistes écossais.